

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[141. Val-Richer, Mercredi 26 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

141. Val-Richer, Mercredi 26 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Deuil](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1838-09-26

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai cette pauvre femme devant les yeux.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°177/207

Information générales

Langue Français

Cote

- 418, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), IV/116-120

Nature du document Lettre autographe

J'ai cette pauvre femme devant les yeux. Je l'ai vue sur son lit de mort. Elle n'était pas changée du tout, les traits parfaitement calmes et l'air jeune. Elle est morte pourtant à la suite d'un long délire, d'un délire de plusieurs jours, mais sans violence, sans idée fixe ; rien n'indiquait un grand trouble intérieur. Toute sa vie repassait devant elle, sa mère, ses frères, sa fille Pauline, ceux qu'elle avait perdus, ceux qui lui restaient confusément, rapidement, en général doucement. Elle a souvent parlé de moi ; elle causait avec moi. Dès l'invasion du mal, sa faiblesse était extrême ; elle se soulevait à demi, joignait les mains et commençait une prière qu'elle n'achevait pas. Elle s'est crue très malade dans les premiers jours ; puis cette idée lui a passé. Elle désirait beaucoup de guérir. Elle se trouvait mieux depuis un an ou deux ans, et infiniment plus calmes qu'elle n'avait jamais été. Elle m'a dit bien des fois : " La jeunesse ne m'allait pas ; à mesure qu'elle s'en va, je me sens plus de force et de sérénité. " Elle a fait un testament qui n'est pas encore ouvert. Je serais resté plus longtemps avec son mari si j'avais dû le laisser seul. Mais sa belle sœur est arrivée et il attendait son fils hier soir ou ce matin. Il sera à Paris dans quatre ou cinq jours, et n'ira pas à plus de 20 ou 30 lieues au devant de sa fille. Il est calme.

Il m'a beaucoup touché hier matin. Tous les jours, avant le déjeuner, la famille faisait la prière dans la bibliothèque. On lisait un chapitre de l'évangile, une ou deux pages de méditations pieuses et l'oraison dominicale. C'était mad. de Broglie, qui lisait. Il a fait recommencer hier et l'a remplacée. J'espère que sa fille viendra vivre avec lui. Cependant il y a des obstacles. M. d'Haussonville, a aussi son père et sa mère qui sont vieux et sourds. Albert de Broglie sera beaucoup pour son père. Il est distingué et affectueux.

Vous vouliez des détails. Je me repose ici. J'ai le cœur fatigué. Vos lettres sont bien bonnes. Mais ne vous laissez pas aller à pleurer. Vos pauvres yeux n'en ont pas besoin.

9 heures.

Je viens de passer une demi heure, avec mes enfants dans mon cabinet. Il m'aiment beaucoup. Je mentirais si je disais que votre pensée me les gâte ; non, je jouis beaucoup de leur présence, de leur affection. Mais votre pensée est toujours là, toujours. Je vous aime beaucoup. J'ai besoin de tout ce qui vous manque. Que ne puis je vous faire jouir de mon bien comme je souffre de votre mal ? Mon petit Guillaume a le meilleur cœur du monde. Quand il me voit triste, il redouble autour de moi de gaieté et de caresses. Et s'il ne réussit pas à me distraire, il s'arrête tout à coup, un peu confus, comme s'il avait fait une sottise.

Je vois que j'ai deviné juste, sur l'expédient que la suisse prendra envers Louis Buonaparte. On lui posera la question. Elle a été inventée dans le dessein. Si on ne la lui pose pas, il aura tort de transporter son quartier général à Genève. Genève n'est pas un canton radical malgré le vote de son député à la Diète. Thurgovie au Bâle campagne lui conviennent mieux. Je ne crois à aucune querelle sérieuse, pas même par lettres, pour le blocus mexicain ou la côte d'Afrique. Ni l'un ni l'autre Cabinet ne veut se quereller. Ils ont bien assez de peine à vivre. Cependant je ne crois guère non plus aux pronostics de Lord Aberdeen. L'Irlande ! L'Irlande tant que cette question-là ne sera pas vidée, les Whigs et les radicaux tiendront

ensemble.

10 heures

Adieu. Le temps est mauvais en effet. Nous n'avons pas eu d'été. Pardonnez-moi la tache qui vient de se faire, je ne sais comment, sur cette lettre. Je serai bien aise de vous savoir à Le Terrasse. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 141. Val-Richer, Mercredi 26 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-26

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 29/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1544>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 26 septembre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

76

J'ai cette pauvre femme devant
 les yeux. Je l'ai vue sur son lit de mort. Elle n'étoit
 pas changée du tout, les traits parfaitement calmes, de
 l'air jeune. Elle est morte pourtant à la suite d'un long
 délire, d'un délire de plusieurs jours, mais sans violence,
 l'air idie fixe; rien n'indiquoit un grand trouble intérieur.
 Toute sa vie se passoit devant elle, la mère, ses frères,
 sa fille Pauline, ceux quelle avoit perdus, ceux qui lui
 restaient, confusément, rapidement, en geignant doucement.
 Elle a souvent parlé de moi; elle causoit avec moi, de
 l'ivraison du mal, la faiblesse étoit extrême; elle se
 contentoit à demi, joignoit les mains et commençoit une
 prière quelle n'achevoit pas. Elle s'est vue très malade
 dans les premiers jours; puis cette idie lui a passé. Elle
 desiroit beaucoup de guérir. Elle se trouvoit mieux depuis
 un an ou deux ans, et infiniment plus calme quelle
 n'avoit jamais été. Elle m'a dit bien des fois « La
 jeunesse ne m'alloit pas; à mesure quelle s'en va, je
 me sens plus de force et de sérénité »

Elle a fait un testament qui n'est pas encore ouvert.
 Je serois resté plus longtemps avec son mari si j'avois

De le laisser seul. Mais la belle sœur est arrivée et il attend
son fils hier soir ou ce matin. Il sera à Paris dans
quatre ou cinq jours, il n'ira pas à plus de 20 ou 30 lieues
au devant de la fille. Il est calme. Il n'a beaucoup
touché hier matin. Tous les jours, avant le déjeuner, la
famille faisait la prière dans la bibliothèque. On lisait
un chapitre de l'évangile, une ou deux pages de méditation
pieuses et l'oraison Dominicale. C'est M^{re} de Braglie
qui lit. Il a fait recommencer, hier, et la remplacer.

J'espère que la fille viendra vivre avec lui. Cependant
il y a des obstacles. M^{re} d'Herbouville a aussi son père
et sa mère qui sont vivants et sains. Albert de Braglie
sera beaucoup pour son père. Il est distingué et affectueux.

Vous voulez des détails.

Je me repose ici. J'ai le cœur fatigué. Vos lettres sont
bien bonnes. Mais ne vous laissez pas aller à pleurer. Vos
pauvres yeux n'en ont pas besoin.

9 heures.

Je viens de passer une demi-heure avec mes enfants dans mon
cabinet. Ils m'aiment beaucoup. Je mentirais si je disais
que votre présence me les gâte; non, je jouis beaucoup de
leur présence, de leur affection. Mais votre parole est
toujours là, toujours. Je vous aime beaucoup. J'ai besoin
de tout ce qui vous manque. Que ne puis-je vous faire

André jeune de mon bien comme je souffre de votre mal !

Mon petit Guillaume a le meilleur cœur du monde. Quand il me voit triste, il se double d'autre de moi de gaieté et de caresses. Si l'il ne réussit pas à me distraire, il s'arrête tout à coup, un peu confus, comme s'il avait fait une sottise.

Je vois que j'ai deviné juste sur l'expédient que la suite prendra envers Louis Buonaparte. On lui posera la question. Elle a été inventée dans le dessein. Si on ne la lui pose pas, il aura tort de transporter son quartier-général à Genève. Genève n'est pas un canton radical, malgré le vote de son député à la Diète. Thurgovie ou Valais. L'empire lui conviendrait mieux.

Je ne crois à aucune querelle sérieuse, pas même pas lettre, pour le blanc mexicain ou la côte d'Afrique. Ni l'un ni l'autre cabinet ne veut de querelles. Ils ont bien assez de peine à vivre. Cependant je ne crois guère non plus aux pronostics de lord Aberdeen. L'Irlande ! à l'Irlande ! tant que cette question là ne sera pas vidée, les whigs et les radicaux tiendront ensemble.

Et puis,

Adieu. Si tout est mauvais en effet, nous n'avons pas eu de loi. Pardonnez-moi la tâche qui vient de se faire, je ne sais comment, sur cette lettre.

Je serai bien aise de vous écrire à Lausanne. Adieu. Adieu.

E